

## SOMMAIRE

Mondanités.

Le conseil d'enquête ordonné.

Extérieur : Le résultat des élections en Allemagne — La guerre hispano-américaine.

Le maharajah Jayatilasing chez Mme Sarah Bernhardt.

Premières représentations : Les représentations de M. Ermate Novelli à la Renaissance.

Feuilleton : « Chagrin d'aimer », par M. Paul Samy.

# ITALIANISME

L'an passé, à pareille époque, la célèbre tragédienne d'Italie, Mme Eléonore Duse, donnait, à Paris, ses triomphantes représentations. Cette année, la péninsule nous a envoyé un comédien de très grand talent, M. Novelli, dont on ne peut qu'admirer les recherches dans le double sens de la vérité intime et du mouvement pittoresque. En même temps, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, où l'on joua, naguère, avec une fortune supérieure à sa valeur, la *Cavalleria rusticana* de M. Mascagni, on donne la *Vie de Bohème* du maestro Puccini, de Lucques. Les avis, touchant cet ouvrage, se résument en deux mots : peu de musique, un spectacle un peu gros, mais assez amusant d'agitation. Est-il permis de faire remarquer que les tendances à ce genre de réalisme superficiel qu'on a nommé le *verisme* sont récentes chez les Italiens et, pour une grande part, de transmission française ?

Il est seulement fâcheux que les auteurs lyriques ne s'aperçoivent pas de l'excessive importance accordée par eux aux choses de second plan au détriment des essentielles. Nous hésiterons à regarder comme un progrès dans le drame musical la suppression des caractères, des passions, des actions suivies, de tout ce qui peut inspirer le musicien, et leur remplacement par des tableaux quasi strictement pantomimiques. Les héros des fictions finissent par n'être plus que des protagonistes de revue, commis à justifier les fantaisies de la mise en scène. En ce point, d'ailleurs, le programme nouveau des compositeurs d'outre-monts ne semble pas tout à fait d'accord avec l'idéal des brillants acteurs de l'ordre littéraire, tels que Mme Duse et M. Novelli, que nous avons la satisfaction d'applaudir. Ceux-ci aspirent à rendre des types humains en leur développement. Ceux-là s'ingénient à susciter le plus de gestes possible à l'aide de quelque chose qui n'est plus exactement ni la symphonie scénique ni la mélodie, qui souligne, enlumine et accompagne des formes décousues et mène un branle hasardeux. Tout compte fait, nous sommes plutôt du goût des loyaux comédiens que des musiciens dévoués à ces pratiques. Le divertissement qui ne vient que des surprises du spectacle est vraiment par trop pauvre et vite épuisé.

Jadis les Italiens étaient très différents : ils aimaient le chant pur et ne se souciaient de rien autre. Le président de Brosses nous apprend qu'ils ne prenaient aucune attention à la pièce. Ils n'avaient même l'habitude d'écouter que certains passages chantés par les virtuoses en renom. Grétry est plus affirmatif encore : « Jamais, nous dit-il, durant dix années passées à Rome, je n'ai vu réussir un opéra sérieux. Si quelquefois on se portait en foule au théâtre, c'était pour entendre tel ou tel chanteur ; mais, dès qu'il avait disparu, chacun se retirait au fond de sa loge pour jouer aux cartes et prendre des glaces pendant que le parterre bayait ». On attachait si peu d'intérêt à l'action que, dans chaque ville, souvent, l'imprésario choisissait le premier scénario venu et chargeait ses artistes de l'étoffer des plus beaux airs de leur répertoire, à leur convenance. Une cantatrice ayant le respect de soi possédait, en tout cas, un livre de morceaux faits pour elle et un recueil de traits, variations et passages, aisés à introduire dans n'importe quel sujet. Si, par hasard, l'œuvre était écrite d'original et d'un bout à l'autre, on la déformait, on *Benjolivait* à plaisir. Rien ne plaisait que la rousade. Le sénateur Pococurante de *Candide* n'avait pas tort de hausser les épaules aux opéras de son temps. Il était plus spirituel qu'un sénateur quelconque, tout l'esprit de Voltaire étant à sa disposition.

Les bons et même les grands musiciens ne manquaient pas, certes, à cette époque. On imagine aisément ce que durent souffrir à ce régime les Scarlatti, les Porpora, les Leo, les Jomelli, les Pergolèse. Rossini vint à point pour commencer une réforme. Ce maître ne répugnait à nulle fioriture, mais il entendait qu'on exécutât à peu près ce qu'il avait écrit. Par degré, les modes changèrent. Au dilettantisme des pures vocalises s'opposa le désir d'une mélodie plus large, plus expressive, moins arbitrairement fleurie. L'auteur de *Moïse* et de *Tancrède*, qui devait être celui de *Guillaume Tell*, s'était préoccupé du sens dramatique. On vit Bellini et Donizetti poursuivre les expressions voluptueusement passionnées. Les situations ne leur semblaient point négligeables. Que dis-je ? L'éditeur Ricordi possédait — et je suppose qu'il l'a toujours — une lettre de Bellini où s'expose la plus intéressante profession de foi. C'est un document des plus curieux que je sache et, je le crois fort, des moins connus.

« Je me suis proposé, écrivait le musicien de *Norma*, d'écrire quelques partitions, jamais plus d'un ouvrage par an. Je suis persuadé que le succès dépend d'un sujet captivant et du contraste des forces morales bien plus que des coups de théâtre. Quand j'ai entre les mains un livret dans ces conditions, j'étudie avec soin les personnages, leurs sentiments, leurs façons d'être. Sachant que la musique résulte de la variété des sons et que les passions des hommes se trahissent par différentes inflexions dans leur langage, j'ai puisé la conscience de mon art dans cette incessante observation. Je m'enferme avec mon poème, je déclame chaque rôle en y mettant toute la chaleur, toute la vérité imaginable, et je note toutes les inflexions de ma voix, la prononciation, l'action. C'est ainsi que je trouve les motifs et les temps musicaux capables de démontrer toutes ces choses, avec le secours de l'harmonie. Je jette l'inspiration sur le papier, je la répète au piano et quand je sens se reproduire en moi l'émotion première, je pense avoir réussi. Sinon, je retourne à mon travail, à la source de mes idées... »

Qu'a-t-il donc manqué à des compositeurs animés d'un aussi bon esprit pour produire des œuvres durables ? Un peu plus de désintéressement vis-à-vis de la mode et, surtout, une plus forte esthétique et de savoir technique assuré, on s'abandonne aux formules, en s'attarde aux vaines sensualités de l'art facile. Tous ont dépensé de merveilleuses qualités d'invention mélodique dans des partitions de la plus dououreuse inégalité. Un seul, doué de la plus boulogneuse, a laissé un ouvrage qui n'a jamais quitté et ne quittera de longtemps le répertoire : je parle de Rossini et de son *Guillaume Tell*. Mais notons que *Guillaume Tell* est issu d'impressions nettement françaises et, après l'avoir écrit en pleine floraison de soi-même, déserta tristement le théâtre et l'art musical.

Personne n'a mieux senti que l'auteur d'*Aida* et de *Falstaff* l'impossibilité, pour l'école italienne, de s'élever sans acquiescer à la science. Il n'a pas renié, comme on l'a prétendu, les opéras de sa jeunesse ; il s'est contenté de marcher en avant. L'exemple de son âge mûr, si magnifiquement laborieux, aboutissant à la transformation la plus surprenante, lui vaudra du présent et lui vaudra de l'avenir une franche admiration. M. Verdi a proclamé la nécessité de posséder toutes

les ressources théoriques afin de fixer librement et robustement l'idéal. Etre bien doué ne suffit point : il faut encore être en mesure de gouverner ses dons. Le prix d'une belle idée se centuple par la sertissure typique qui la fait reluire et la noblesse des déductions qu'on en sait tirer. Les Italiens ont de hautes aptitudes musicales indéniables. Leur plus grave défaut est d'ignorer et, peut-être, de mépriser l'art d'écrire. Le jour où ils l'auront appris, du même coup, ils auront appris à penser fermement. Wagner leur disait avec raison : « Étudiez Mozart. C'est là qu'est pour vous la source du renouveau. » Et ce renouveau, s'ils le veulent, pourrait bien ravir le monde à son heure.

Hélas ! pourquoi faut-il que, présentement, on les voie s'éloigner du but ! J'ai qualifié succinctement, au début de cet article, leurs tendances actuelles toutes tournées à la turbulence d'une fausse imitation de la vie. Ne se seront-ils débarrassés du virtuosisme vocal que pour sacrifier aux brutalités de la gesticulation quand même ? La musique n'a rien à faire en ces spectacles heurtés, tumultueux, grimaçants — et, sans crédit, elle n'y fait rien. Donnez-nous du mouvement, de la variété, de la couleur, de la nouveauté, du caprice ; nous en avons soif. Mais, au moins, ne détroniez pas du théâtre la grande vérité humaine, celle qui évoque des hommes, non des marionnettes, et sans laquelle le monde de la rampe n'est plus qu'un mirage d'oripeaux vils. Les comédies de fantoches sont plus exaspérantes encore que les tragédies de fantômes. Gardons-nous donc, en ce qui nous touche, de nous ranger aux soi-disant principes d'un italianisme momentané, déviation antilyrique de nos goûts de particularité, et dont l'Italie elle-même aura bientôt fait, je l'espère, de s'affranchir. Nous n'y trouverions qu'artifices, petits avantages et grands déboires.

Fourcaud.

## Ce qui se passe

### LA POLITIQUE

#### LE REPOS DU DIMANCHE

M. Ribot n'a pas réussi à constituer un cabinet, et j'estime qu'il sera le seul à le regretter. Aujourd'hui, M. Félix Faure se livre au repos dominical, après avoir chargé M. Sarrien de la tâche abandonnée par M. Ribot.

Cependant, l'opinion publique ne se montre pas inquiète, et la vacance prolongée du pouvoir ne l'émue pas de façon appréciable.

En d'autres temps, on s'arracherait les journaux qui publient les dernières nouvelles. On se dirait non sans anxiété : Serons-nous radicaux ou opportunistes, progressistes ou centre-gaucher ?

Aujourd'hui l'on ne s'attache pas à ces nuances qui ne sont guère perceptibles en dehors du Palais-Bourbon.

Puisque nous sommes à la conciliation, il est de toute évidence que M. Bourgeois gouvernerait comme M. Ribot, et que M. Sarrien ne se distinguerait pas essentiellement de M. Jonnart.

Croisons-nous donc les bras et mettons-nous à la fenêtre si toutefois nous n'avons mieux à faire, car le spectacle est de médiocre intérêt.

Si l'on prenait au sérieux les décisions du parlement, il est de toute évidence que la droite jouerait désormais à la Chambre un rôle prépondérant.

Les députés ayant décrété que les ministres seraient contraints de s'appuyer sur une majorité exclusivement républicaine, il suffirait, en effet, aux conservateurs d'accorder leur confiance au cabinet futur pour le mettre à terre ; mais, comme le disait fort justement, hier, mon collaborateur Fouché, les formulés et les ordres du jour ont le destin des roses et de Mlle du Périer. On a frappé la droite d'ostracisme la semaine dernière, mais je ne vois pas très clairement comment on pourrait se passer tout au moins de sa neutralité, et j'imagine que tôt ou tard on s'efforcera de mener à bonne fin la besogne commencée par M. Méline, et de constituer deux grands partis dans la république.

A l'heure actuelle, on repousse cette conception, mais quand on sera las de s'agiter dans le vide, il faudra bien qu'on y revienne. — L. DESMOULINS.

### ÉCHOS DE PARIS

On racontait, hier, dans les couloirs de la Chambre, que M. Ribot, avant d'accepter la présidence du conseil des ministres — que d'ailleurs il n'a pu constituer — avait demandé qu'on lui montrât les fameux dossiers de l'affaire Dreyfus.

Cette nouvelle ne rencontrait aucune créance. Si, en effet, M. Ribot a besoin encore, à l'heure actuelle, d'éclairer sa conscience, que ne s'adresse-t-il à M. Charles Dupuy, président du conseil lors de la condamnation du capitaine Dreyfus ? Sa conscience sera inondée de lumière.

On a dit que le ministre de la guerre aurait invité les témoins militaires assignés dans le procès Zola à ne comparaitre qu'en civil à l'audience de Versailles.

C'est le contraire qui est exact : malgré la demande qui lui a été faite d'autoriser certains officiers à comparaitre en civil, le ministre de la guerre a nettement refusé et a prescrit que tous se présenteraient en uniforme.

Coins de Paris : le square de la butte Montmartre.

Montmartre va avoir son square. On a même dit que le plan était tracé et adopté ; c'était aller un peu vite en besogne.

En réalité, plusieurs plans — et non un seul — ont été établis par M. Formigé, architecte de la Ville, et M. Bouvard en ce moment les étudie. Il est probable, il est même certain que l'on prendra à chacun des plans tracés par M. Formigé les parties les meilleures pour former le plan définitif qui sera soumis à l'approbation du conseil municipal.

Personne ne connaît donc encore ce plan définitif. Nous pouvons dire cependant que M. Bouvard rêve de doter la Butte d'un square qui ne ressemble pas aux autres. Il y voudrait des rochers, des rocailles avec lesquels on ferait quelque chose de pittoresque, un peu dans le genre de ce qu'on peut voir aux buttes Chaumont et au parc Montsouris. Mais des rochers et des grottes ne suffiraient pas à satisfaire M. Bouvard, qui voudrait renouer les traditions laissées par Le Nôtre, c'est-à-dire créer un jardin à la française.

Il est bien vrai que les yeux des Parisiens sont las des jardins « paysagés », que les profanes appellent improprement « jardins anglais ». On verrait donc avec plaisir des allées en pente douce serpenter le long de la colline Montmartre et conduire, à travers un jardin qui rappellerait ceux du dix-septième siècle, jusqu'au sommet, où le spectacle pittoresque de grottes et de rochers attendrait le promeneur, lequel, par surcroît, aurait à ses pieds un panorama splendide : Paris.

Les personnes qui hésiteraient, malgré les pentes douces du jardin rêvé par M. Bouvard, à faire l'ascension du square, auront la ressource de se faire hisser par le funiculaire qu'il est question de faire monter tout le long du jardin.

Le square-modèle, enfin.

Que faire, un beau dimanche, à moins d'aller visiter la grande curiosité « du moment » ? Vous entendez bien qu'il s'agit de l'exposition de l'Automobile-Club aux Tuileries ? C'est une promenade qui s'impose à qui s'intéresse aux choses de son temps et veut avoir la sensation